

L'Orientation lacanienne 2008-2009
Jacques-Alain Miller

Choses de finesse en psychanalyse
XIV

Cours du 1er avril 2009

Je poursuis sur ce que j'ai appelé le problème : le rapport de la vérité et de la jouissance.

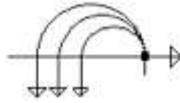
Ce problème, c'est le problème de Lacan, c'est le problème de la psychanalyse, tel qu'il est posé, traité, torturé par Lacan, tel qu'il torture Lacan et tel que les lacaniens en héritent. Les lacaniens se disent tels parce qu'ils lisent Lacan, ils lisent Freud éventuellement en référence à Lacan et ils pratiquent la psychanalyse en référence à ces lectures et à la compréhension qu'ils ont de ces textes et de leur consistance.

En formulant ce problème j'entends interpréter l'enseignement de Lacan, ce qui suppose sans doute de s'en être décalé, décollé. J'obtiens, me semble-t-il, je l'ai déjà dit, une vision panoramique du relief de cet enseignement, un autre regard. Il y a eu, quelque part, un passage, pour moi, sous la pression de l'expérience elle-même, des analyses que j'ai à conduire et dont j'ai à assumer la responsabilité.

Longtemps j'ai collé aux termes de Lacan. Ca a fait mon mérite d'ailleurs quand beaucoup – la plupart – survolaient, renaient une proposition ou une autre, ne percevaient pas la logique tenue, le fil de ce que Lacan apporte. J'ai donc épilé Lacan avec une certaine obstination et j'ai différé d'aborder son dernier et son tout dernier enseignement, anticipant que, quand j'y accèderais, la trame que je prenais soin de recomposer se déferait. Je m'y suis enfin affronté, à ma façon, c'est-à-dire en laissant à une place secondaire le traficoti des nœuds, mais non point le concept qui y est à l'œuvre. Maintenant, à mon tour, je survole, mais je survole, non par négligence, au contraire pour resituer ces termes que j'épélais, cette mécanique signifiante dont je m'aperçois bien qu'elle a fait mes délices durant de longues années.

Je vois l'enseignement de Lacan comme quelque chose de fini, il a rencontré sa finitude, et, d'une finitude, lui-même le souligne à propos de la passe, quelque effet de liberté est à attendre. De ce point, on peut voir ce qui précède sous un autre angle.

Conformément à la matrice du schéma qui est porté par un axe chronologique (*JAM trace un vecteur horizontal*), quand on est à un point terminal (*JAM inscrit un point sur ce vecteur près de la pointe de la flèche*), il est loisible de re-signifier ce qui précède (*JAM dessine un vecteur rétroactif à partir de ce point*). Par rapport à la suite des leçons et des écrits de Lacan, je suis enfin là (*JAM renforce le point terminal du premier vecteur*), et donc je vois un peu autrement ce qui précède (*JAM dessine à partir de ce même point deux autres vecteurs rétroactifs*).



Voilà ce que j'aborde sous le chef du rapport de la vérité et de la jouissance en psychanalyse.

Je vais pas à pas, je distingue donc trois termes : rapport, vérité et jouissance.

Le rapport.

Le rapport dont il s'agit est un rapport de cause à effet.

Le problème se monnaie dans la question suivante : *En quoi et comment la vérité peut-elle être cause d'effet sur la jouissance ?* – alors que vérité et jouissance ne sont pas faites du même bois, si je puis dire, qu'elles sont hétérogènes, qu'il y a là de l'hétéroclite.

Ce langage causaliste a été adopté par Lacan, assumé par lui, à une époque où l'esprit du temps, chez les gens qui pensent, était marqué par la phénoménologie husserlienne – je parle de la France – et où le causalisme n'avait pas bonne presse ; ç'a été pour Lacan une provocation que d'avoir recours à la cause et l'effet. Et ceci est resté, est passé dans le lacanisme. Par la suite, il faut dire, l'esprit du temps, comme je l'appelais, a adopté volontiers le terme d'effet que Lacan avait été le premier à accentuer. Ce mot d'effet est devenu populaire, et, il me semble, le reste – peut-être servi par son usage scientifique et de là popularisé.

Chez Lacan le langage causaliste est mis en valeur par exemple dans l'expression de cause du désir, affectée au dit objet *petit a*.

Ca, c'est une expression qui a tout de suite parlé, comme on dit, qu'il a été aisé d'illustrer, et par quoi chacun peut se trouver mobilisé à s'interroger sur : Où est pour moi la cause du désir ?

Ces effets d'évocation font beaucoup pour valider ce qui est en fait une conception théorique. Mais enfin, comme, dans la psychanalyse, on ne démontre pas, à la place de la démonstration, il y a, le plus souvent, l'évocation : quand ça évoque, quand ça donne le sentiment de mettre dans le mille, que c'est tout à fait ça, eh bien ! ça tient lieu de démonstration. Bien sûr, Lacan regrettait qu'il n'y ait pas de démonstration en psychanalyse. C'est pourquoi il ajoutait périodiquement un certain nombre d'appendices d'ordre mathématique et logique où la démonstration est possible, tout en s'évertuant à montrer que les termes de ces appendices logico-mathématiques étaient homologues, homologues à des termes et à des problèmes d'ordre psychanalytique. Donc, il tirait incessamment de son sac à malice des morceaux de mathématiques, si je puis dire, il se cassait la tête dessus essayant d'en faire sourdre des démonstrations, et puis il reportait ça dans son propos concernant la psychanalyse, la théorie de Freud, l'expérience.

Cause du désir a fait mouche.

On peut noter, je l'ai fait jadis, que cette expression reprend, dans le langage causaliste, celle de Freud de *Liebesbedingung*, condition d'amour – enfin, il s'agit d'un *amour* qui comporte aussi la notion d'attrait sexuel. Lacan a su pêcher cette expression de Freud, et l'épingler d'une

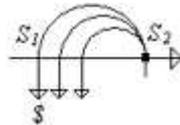
expression spécialement parlante, que l'on peut transcrire en termes de mathème en indiquant le rapport causaliste par une flèche : *petit a*, flèche, *petit d* pour *désir*.

$$a \longrightarrow d$$

Le langage causaliste, on le retrouve aussi bien quand Lacan mentionne – là l'expression a été moins retenue –, quand il parle de cause du sujet, et c'est le signifiant dont il fait la cause du sujet comme barré.

$$s \longrightarrow \bar{s}$$

Cette notion se retrouve encore dans son schéma dit du discours du maître, qui est aussi bien le discours de l'inconscient – comme il le précise – où le S du signifiant se rencontre dédoublé – S1, S2 – et où l'effet de sujet, ou l'effet-sujet, s'inscrit sous le S1. Je pourrais utiliser ce que j'ai déjà inscrit au tableau, en mettant ici S1, S2 et l'effet-sujet au point terminal du premier vecteur rétroactif.



Il y a chez Lacan une référence constante au rapport de la cause à l'effet. On peut dire qu'il pense dans ces termes-là, selon ce schème-là – ce qui lui est propre, et ce qui appartient à la mécanique qu'il a mise en marche sur l'expérience analytique.

Prenons le second terme que j'amenais, celui de vérité.

J'aurais pu dire *le sens*, qui assone avec *jouissance* – et Lacan a exploité cette assonance –, je conserve *vérité*, parce que ce terme a marqué le commencement de l'enseignement de Lacan qui n'a jamais abandonné cette référence, étant entendu que l'on pourrait dire que la vérité est une espèce du sens, que c'est un sens affecté du coefficient vérité. Mais enfin, n'entrons pas là-dedans, sinon pour relever que je garde le mot de vérité *au singulier*, désignant par là un registre.

Le début de l'enseignement de Lacan est marqué d'une façon essentielle par cette référence.

Si on revient sur son commencement, pour lui une analyse était d'abord pour le sujet un progrès de *la* vérité, et là le singulier a la valeur la plus forte, parce que *la* vérité était supposée s'inscrire dans la continuité d'une histoire. L'histoire, ce ne sont pas les petites histoires que raconte l'analysant – ce qui est dévalorisé –, quand Lacan disait *histoire*, *l'histoire d'un sujet*, c'était au contraire avec une valorisation extrême : *la* vérité était liée à *cette* histoire *au singulier*.

Ce que Lacan appelait l'histoire du sujet était un terme qui répondait à celui d'inconscient – ça allait jusque là.

C'est ainsi que l'on trouve page 259 des *Ecrits*, dans « Fonction et champ » qui est son premier grand texte, la définition qui fait de l'inconscient un chapitre censuré, le chapitre censuré d'un texte qui est l'histoire du sujet. Comme il s'exprime : *C'est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge*. Autrement dit, pour lui l'inconscient était corrélatif de *mon histoire en tant que sujet*, en tant que, dans cette histoire, quelque chose n'avait

pas pu s'inscrire, figurer, se manifester, et exactement : être dit. Alors, ce qui a retenu avant tout l'attention au début de l'enseignement de Lacan, c'était l'accent mis sur la parole et sur la structure de langage. Très bien. Bien entendu. C'est ça qui a fait débat. C'est là que Lacan est apparu comme radical. Mais, d'où nous sommes, ce qui apparaît, c'est autre chose, c'est cette corrélation établie entre inconscient et histoire, une histoire qui est à proprement parler le lieu de la vérité.

Rien qu'avec la définition que je vous rappelle, il est sensible que vérité était pour Lacan l'antonyme de refoulement.

Il entendait que les refoulements méthodiquement levés dans l'expérience analytique, s'intégraient, si je puis dire, tout naturellement dans une histoire continue, rétablissant une continuité là où elle était défailante, tout étant donc mesuré à cette continuité que je peux dire idéale. *Continuité* – le mot est là – n'est pas *consistance*. Plus tard Lacan parlera de consistance – ça se tient ensemble ça fait poids – évidemment, la consistance, c'est logiquement moins exigeant que la continuité. C'est au gré de cette continuité idéale, en référence à cette mesure-là, que Lacan pensait que l'on pouvait repérer les points où le refoulement faisait son œuvre. Il faut un effort pour recomposer ça, hein ? parce que nous avons bien sûr perdu dans l'expérience analytique la référence à cette continuité historique idéale – cette référence ne nous sert plus, alors qu'à l'époque elle avait encore sa crédibilité.

Le refoulement, Lacan en isole ici deux modalités : le blanc et le mensonge – le silence, ou ne pas dire vrai, camoufler, raccorder ensuite le récit à l'aide d'artifices. Ce qui nous est sensible pour pouvoir penser ça c'est qu'il y a là un usage du mot vérité où elle est tout à fait extérieure au mensonge. C'est : ou la vérité, ou le mensonge.

Le mensonge est un des noms du refoulement, tandis que la vérité est ce qui sanctionne la levée d'un refoulement.

Nous sommes donc, là, au tout début de l'enseignement de Lacan, dans une configuration de la vérité dans sa relation au mensonge, qui est tout à fait à l'opposé de celle qui s'exprime dans son écrit ultime où figure l'expression que j'ai soulignée de vérité menteuse. De même, le nouveau régime lacanien de la vérité est marqué, de façon tout à fait explicite, dans cet écrit ultime, par une référence à l'histoire et l'introduction d'un néologisme qui vient affecter ce terme-clé et où *histoire* devient *hystoire* avec un y grec.

histoire ———> *hystoire*

Ainsi, si ténu que soit le dernier écrit de Lacan recueilli dans les *Autres écrits*, si modeste soit-il à côté de la symphonie de « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », néanmoins, comme je viens de vous le montrer, cela se répond.

Hystoire à la place d'*histoire*, ça volatilise la notion idéale de l'histoire avec laquelle Lacan avait commencé, ça la réinscrit dans le cadre de la relation de l'analysant à l'analyste, ça devient une histoire transférentielle : l'hystoire n'a pas la continuité de l'histoire idéale.

C'est là que la vérité pourrait être mise au pluriel, qu'elle pourrait perdre l'article défini. Il ne s'agit plus que d'*une* vérité, qui émerge, qui n'est pas forcément cohérente avec une autre qui émerge ailleurs, plus tard ; on ne préjuge pas qu'elles constituent une continuité, elles sont bien plutôt des éclats, épars.

C'est là aussi que trouve sa place ce que Lacan formule, dans son tout dernier enseignement, de *la varité*, la vérité variable.

Un peu plus tôt, il aura inscrit la vérité, sa fameuse vérité, dans le registre logique, disant que la vérité, ça n'est rien de plus qu'une suite de signifiants affectée de la lettre *grand V* : *V* (*JAM écrit V au tableau*), comme en logique. On dit : *Ca, c'est vrai*. Mais *être vrai*, ça n'est rien de plus que ça : on a inscrit une lettre, la lettre *grand V*, au bout de cette chaîne signifiante, et donc que ça n'est rien de plus qu'une convention d'écriture. Lacan pouvait dire alors : *La vérité souffre tout* – on peut tout faire au nom de la vérité.

Ou encore c'est ramener la vérité à n'être qu'une signification de vérité, c'est-à-dire un effet de la chaîne signifiante, un effet de sens spécial.

Alors, j'ai gardé le mot de vérité parce que, pour le coup, il nous donne la continuité de l'enseignement de Lacan, il est là présent du début jusqu'à la fin, en dépit de cette fracture que je marque entre deux régimes de la vérité. Et le mot de vérité me paraît justifié par le fait que je n'arrive pas à effacer de ma conception de l'expérience analytique, de ce que j'en perçois – et alors même que j'essaye d'épurer cette conception –, je n'arrive pas à en exclure le mot de révélation. Peu importe que l'on suppose que la vérité se tisse en continu ou qu'il y en a des émergences éparses, il se produit, dans l'expérience, des effets de révélation, des levées de voile, qui indiquent le rapport tordu, le rapport compliqué que le sujet entretient avec le savoir. On ne peut pas dire que ne-pas-savoir soit le contraire de savoir, y est impliqué aussi le ne-pas-vouloir-savoir, le savoir mais ne-pas-y-faire-attention, le savoir mais ne-pas-vouloir-en-tirer-des-conséquences, le savoir et penser-à-autre-chose, le savoir comme-ci mais pas le savoir comme-ça. C'est dans cette relation complexe que se produisent néanmoins – pour ce qu'ils valent ! sans doute – des effets de révélation, des moments où on voit autrement, on prend une autre perspective, ou cette perspective s'impose.

Je note en passant que ce terme de savoir, que Lacan a introduit dans la psychanalyse, qu'il a fait mousser, est bien commode pour qu'on ne se pose pas la question de la conscience, du *être conscient de*. Alors, dans quelle mesure est-ce que c'est justifié de réduire les problèmes de la conscience en introduisant le terme de savoir, qui est d'une dimension non pas psychologique mais logique ? Jusqu'à quel point faut-il suivre Lacan là-dessus ? Jusqu'à quel point lui-même n'a-t-il pas mis en question cette surimposition d'une problématique logique à un questionnement psychologique ? Je laisse ça ouvert pour l'instant, mais vous voyez dans quels termes j'ai tendance à traiter la question : je me méfie du procédé de Lacan consistant à surimposer à un donné – qui vaut ce qu'il vaut ! certainement – une ordonnance, qui a sans doute des effets de clarification, mais peut-être aussi de gauchissement.

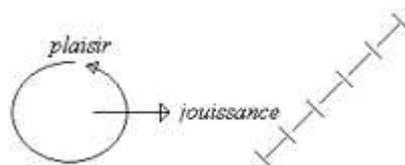
Alors, je garde le terme de vérité parce que je conserve celui de révélation.

Quant à l'interprétation elle-même, j'en fais, avant tout, une aide à la révélation, si je puis dire. L'interprétation, disons, c'est un foncteur de révélation.

Je prends maintenant le troisième terme de mon problème, la jouissance.

Qu'est-ce qui a marqué les esprits dans l'élaboration de Lacan à propos de la jouissance ? qu'est-ce qui a fait tilt ? D'abord, c'est son introduction dans un binaire : plaisir *versus* jouissance. C'est un grand moment. Certainement pour moi, puisque je l'ai entendu, proféré par Lacan dans le premier Séminaire auquel j'ai assisté, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, quand il opposait homéostasie et répétition.

J'ai déjà fait ce schéma au tableau. Une homéostasie (*JAM dessine un vecteur en boucle*) où l'équilibre est préservé – équilibre psychique, physiologique, physique – d'où résulterait un état de bien être – c'est le fameux silence des organes qui définirait la santé – et donc règne d'une régulation contrôlant les variations pour ramener les quantités, quelles qu'elles soient, à leur valeur optimale. Et puis un excès, une rupture de cet équilibre (*JAM trace une flèche qui sort du cercle*). Dans la mesure où cet équilibre, on peut le qualifier d'état de plaisir (*JAM écrit plaisir au-dessus du cercle*), cette rupture d'équilibre, on la dit jouissance (*JAM écrit jouissance au bout de la flèche*), éprouvé de jouissance, ou – pourquoi pas ? – événement de jouissance. On trouve la jouissance, non pas dans ce fonctionnement en quelque sorte circulaire qui traduit la régulation (*JAM montre le cercle*), mais au contraire prise dans une série répétitive (*JAM trace une série de traits séparés les uns des autres*) scandée par ces points d'excès, qui peuvent être dits de plaisir extrême, de plaisir déséquilibrant, mais qui sont voisins d'une expérience de la douleur.



Ca, ça parle, ça parle à chacun, on peut s'y repérer. Je devrais d'ailleurs faire une petite pause ici pour permettre à chacun tranquillement (*rires*) de réviser une fois de plus comment ça se passe pour lui. Là, on a le sentiment qu'on n'est pas du tout dans des abstractions, mais au contraire qu'on touche vraiment à comment ça se passe. Ce schématisme-là est très directement emprunté au texte de Freud « Au-delà du principe du plaisir », c'est une formalisation, une clarification puissante, bien articulée, parlante de ce que Freud amène avec ce texte.

C'est bien dans le même fil que Lacan, par d'autres voies, en viendra à parler de l'objet *petit a* comme plus-de-jour. C'est construit dans un autre contexte, celui de la révolte de la jeunesse et d'une partie de la classe ouvrière en mai 1968, au moment où la référence à Marx est prévalente. Là, Lacan emprunte à Marx la notion de la plus-value, c'est-à-dire de cette quantité de valeur, de cette quantité d'argent, que s'approprie le patron après avoir payé à son juste prix le salaire. Il y a donc là un équilibre, il y a donc là comme une homéostasie (*JAM montre le cercle du plaisir*), on paye un salaire conforme à ce que veut le marché, donc équilibre, néanmoins, il y a une partie supplémentaire, une part supplémentaire, comme miraculeuse, qui s'accumule d'un côté qui est extérieur au salariat. Et on sait qu'en effet, dès que le marché donne – comment dire ? – quelques signes de déséquilibre, quelques signes d'extrême jouissance, comme actuellement (*rires*), aussitôt devient saillante la question de qui s'approprie la plus-value : on prend conscience, soudainement, qu'il y a des quantités fantastiques de cette plus-value qui sont empochées par une élite ce que par ailleurs on savait bien, mais, comme c'est curieux ! à certains moments, on le sait mieux qu'à d'autres (*rires*). Donc, empruntant le terme marxiste de plus-value, Lacan construit le plus-de-jour, mais conformément au schéma qu'il avait extrait d'« Au-delà du principe du plaisir » (*JAM souligne les termes de jouissance et de plaisir sur le schéma*).

On peut noter un autre régime de la jouissance dans l'enseignement de Lacan : une extension du concept.

Le concept de jouissance, qui avait été présenté comme l'antonyme du plaisir, et, d'une façon tout à fait essentielle, *plus-de* (*JAM écrit P, barre oblique, J*), le concept de jouissance trouve un nouvel usage où la différence entre plaisir et jouissance apparaît comme inessentielle (*JAM écrit un grand J au-dessus de la différence surlignée entre P et J*). Et en même temps Lacan fait place

à une certaine diffraction de la jouissance, sa multiplicité, en opposant, d'une façon plus aiguë que par le passé, la jouissance sexuelle et la jouissance non-sexuelle, la jouissance pulsionnelle et aussi la jouissance de l'organe.



Là, disons, les lacaniens ont été – et ils n'y arrivent pas encore vraiment – conduits à désapprendre le schéma que Lacan leur avait enseigné. Ils ont, *nous avons* à le désapprendre, parce que l'extension du concept de jouissance comporte une remise en question, très profonde, du règne de la castration sur la jouissance, si je puis dire, alors que c'était, semblait-il, un trait tout à fait essentiel de l'enseignement de Lacan.

Lacan avait réussi à faire pénétrer la dialectique dans le registre de la libido freudienne. C'est le tour de force de son Séminaire IV consacré à une critique de la relation d'objet, où il réussit à parler de la libido en termes de manque, de substitut du manque, donc en termes d'opération, et en introduisant aussi bien l'agent de l'opération. C'est-à-dire, d'où nous sommes – d'où nous sommes ! –, du point où Lacan lui-même nous a conduits dans son tout dernier enseignement, on aperçoit comme il s'est évertué à mettre de l'articulation signifiante dans le registre libidinal.

Ce monde-là, ce monde libidinal qu'il a créé, il l'a fait tourner autour d'un signifiant, le phallus.

φ

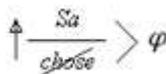
Phallus. Là aussi ça a été parlant pour tout le monde. Et comment !

D'autant plus parlant que ce signifiant est imaginaire – ça doit être la seule fois où dans les *Ecrits* se rencontre l'expression *signifiant imaginaire*. A cheval sur le symbolique et l'imaginaire. Ce n'est pas un signifiant abstrait, ce n'est pas une lettre, ce n'est pas un signe conventionnel, c'est un signe naturel, mais élevé à la qualité de symbole. Signifiant imaginaire.

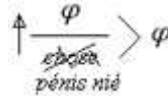
Et donc il nous a présenté toute une gravitation de la jouissance autour de ce signifiant imaginaire qu'il a voulu doter d'un statut logique.

A cette fin, à un moment, il en a fait par exemple le signe de la transformation de toute chose en signifiant.

Une chose, un objet du monde, pour devenir signifiant, doit être rayé, ses propriétés naturelles doivent être évacuées, il doit être stylisé, il est transformé, il est élevé – et Lacan est allé chercher le terme de Hegel, *Aufhebung* –, il est sublimé (*JAM écrit Sa au-dessus du mot chose rayé et séparé d'une barre avec une flèche d'élévation*), et le phallus, lui-même ô combien signifiant sublimé, est, en même temps, le signe de cette opération elle-même (*JAM fait une accolade et écrit le symbole phi*).



C'est-à-dire, non seulement le phallus est, si je puis dire, le pénis nié, mais le phallus marque en même temps l'opération elle-même (*JAM raye une nouvelle fois le mot chose et écrit pénis nié en dessous puis efface Sa et inscrit le symbole petit phi à la place*).



C'est pourquoi je dis que phallus est un signe, en quelque sorte, *métasignifiant*.

Construction de Lacan. Effort pour faire entrer de la logique dans la jouissance, si je puis dire.

A partir du moment où on accepte ça (*JAM efface toute la partie droite du tableau jusqu'au V et garde petit phi à droite*), alors, en effet, on ordonne la jouissance.

On a le phallus, image du flux vital (*JAM montre le petit phi*).

Mais il fonctionne à partir de la castration, avec un *moins* (*JAM écrit moins phi entre parenthèses à côté du petit phi*) ; et donc, étant l'indice d'un manque, il a des substituts, qui sont des objets *petit a* (*JAM écrit petit a au-dessus de moins phi et les sépare d'une barre*) ; et ainsi la jouissance se trouve répartie sur la base de cette castration. D'où le rappel, que peut faire Lacan que le vide de la castration est enveloppé par son contenant, l'objet *petit a* ; que l'objet *petit a* est centré par la castration ; ou encore qu'on a tort de parler des objets prégénitaux parce que leur succession est foncièrement ordonnée, finalisée par la castration.

$$\frac{a}{(-\varphi)}$$

Ce qui a été lacanien – jusqu'à ce que Lacan lui-même s'en défasse – c'est cet ordonnancement de la jouissance par la castration.

Donc, croissance d'extraordinaires arborescences signifiantes, où la jouissance est traitée à partir du manque de signifiant, comblé par des objets *petit a*. J'en passe.

Je relève quand même – vous irez voir page 823 des *Ecrits* – un passage, que j'ai déjà signalé plusieurs fois dans d'autres approches, un passage où il apparaît que Lacan, dans sa construction, était obligé de dédoubler son symbole du phallus.

Alors, d'un côté, il est déjà dédoublé entre le phallus comme image du flux vital (*JAM souligne le petit phi*) et le phallus, si je puis dire, castratif (*JAM souligne le moins phi entre parenthèses*). Mais dans cette page 823, où il manie le symbole du phallus sous la forme il est opératoire, c'est-à-dire marqué d'un moins (*JAM accentue le signe moins devant petit phi*), comme symbole de la castration et comme imaginaire, il est amené à inscrire ce qu'il marque d'un *Phi* majuscule, un *grand Phi*, qu'il appelle *le phallus symbolique* (*JAM écrit grand Phi*). Disons que ce phallus symbolique, c'est la reprise du phallus image du flux vital (*JAM renforce le soulignage de petit phi*).

$$\varphi \frac{a}{(-\varphi)} \Phi$$

C'est-à-dire, il ne s'en tire pas dans ses écritures sans ajouter ce symbole *grand Phi*, qu'il appelle exactement : *le phallus symbolique impossible à négativer* – le phallus symbolique qui résiste, si je puis dire, à la castration –, et il ajoute en apposition : *signifiant de la jouissance* – seule fois d'ailleurs où à ma connaissance cette expression apparaît dans les écrits de Lacan.

Autrement dit, il répartit la jouissance dans ses différents tiroirs, il la montre sous la forme d'objets qui se substituent à la castration, qui se succèdent les uns aux autres ; on a tout un petit peuple (*pires*), tout un petit peuple qui ne porte même pas la livrée – enfin, tous portent la livrée *jouissance* mais ce n'est pas écrit –, tout un petit peuple qui fait oublier justement qu'il s'agit de la jouissance.

Et tout cela est concentré dans le symbole *moins phi* (*JAM renforce la marque sous moins phi*), symbole, dont la racine est imaginaire, qui est prélevé sur le corps, et Lacan, de façon abondante, très convaincante, explique en quoi cet organe a mérité d'être symbolisé, si je puis dire.

Mais, néanmoins, il faut qu'il réserve *le signifiant de la libido* (*JAM montre grand Phi*), avec lequel apparaît un terme strictement positif – qui ne peut pas être négativé comme le phallus imaginaire – c'est-à-dire, le seul terme de toute son architecture, le seul, qui échappe à la castration. Parce qu'en effet, les objets *petit a*, il prend bien soin de nous dire : pas du tout ! les objets *petit a* n'entrent en fonction que par rapport à la castration.

Il ressort le terme freudien de libido en effet quand il bute sur ce qui ne se laisse pas négativer.

Je pourrais dire que c'est déjà là qu'est présente, au moins sous forme d'esquisse, la jouissance au sens étendu, c'est-à-dire la jouissance *positive* : si le sinthome – comme nous disons – fait quelque part son apparition, c'est là, c'est au moment où Lacan bute sur un terme qui ne va pas fonctionner conformément au régime de la castration c'est-à-dire au régime des manques et des substituts de manque et des opérations. Alors, Lacan dégage ça sous une forme très paradoxale, parce que, si c'est impossible à négativer, pourquoi est-ce que ça garde la forme *Phi* (*JAM souligne le grand Phi*) ? quel rapport ça a avec le phallus qui entre essentiellement dans cette dialectique comme négativé ? qu'est-ce qui justifie, ici, de conserver cette référence phallique ?

Et en même temps, on est obligé de noter que, la page d'avant, 822, Lacan tentait, au contraire, de montrer pourquoi la jouissance tombe nécessairement dans la castration.

C'est ça la valeur de ce qu'il exposait et que j'ai souvent commenté.

Il exposait que, la jouissance étant infinie – comme telle, dans sa construction – elle exige une interdiction, elle exige elle-même un *Pas-plus-loin*, elle exige elle-même un *Non*, elle exige elle-même un *moins*. Il écrit : *La jouissance dans son infinitude comporte la marque de son interdiction*, et il ajoute : *Cette marque est constituée par le sacrifice phallique*. Vous voyez le raisonnement. La jouissance étant infinie – j'ajouterais : elle serait mortelle si elle ne rencontrait pas un *moins*, le complexe de castration, et pour rendre compte du complexe de castration, on invente le complexe d'Œdipe, si je puis dire. Ce serait donc, là, la menace de l'infini, si je puis dire, la menace mortelle de l'infini de jouissance, qui rendrait nécessaire un *moins*, qui ensuite est élucubré sous la forme de l'Œdipe.

Mais ce qui apparaît, c'est disons la solidarité de tous ces termes – la castration, le phallus,

l'objet *petit a* –, la cohérence, la consistance de tout ça que Lacan indéfiniment rafistole, bricole, complexifie, par rapport à ce qui émerge, ici, comme la jouissance, et, à la page suivante, la jouissance impossible à négativer.

Alors, comment la jouissance impossible à négativer serait-elle quand même marquée d'un moins ? Disons, là, on a le sentiment que deux plans se dédoublent : il y a un plan où en effet il y a le phallus, l'objet *petit a*, le *moins*, l'Œdipe, etc. (*JAM écrit et encadre cette suite de termes à côté de grand phi*), où il n'est question que de négativation ; et, sur un autre plan, il y a de l'impossible à négativer (*JAM montre grand phi*). Donc deux plans. Et, au fond, petit à petit, Lacan va dégager ce que j'écris ici avec un *grand J* : petit à petit il va considérer que là est l'enjeu essentiel.

$$\boxed{\varphi - a - \text{moins} \dots}$$

J

C'est sous l'angle de la jouissance comme impossible à négativer qu'il me semble qu'il faut reconsidérer le problème du rapport de la vérité et de la jouissance.

Ce rapport, dans l'enseignement classique de Lacan, se joue essentiellement dans le fantasme.

S'il faut donner ici un sens à *traversée du fantasme*, en court-circuit je dirai que c'est traverser le fantasme en direction de l'impossible à négativer.

De telle sorte que s'évanouit tout un pan de l'expérience où le névrosé joue sa partie, sa partie fantasmatique, avec un Autre qui demanderait sa castration, qui demanderait sa castration pour en jouir.

Déjà quand Lacan se pose la question de la jouissance, déjà quand il amène sa doctrine du fantasme sur quoi se termine son écrit « Subversion du sujet », déjà il peut dire : *Cet Autre n'existe pas*. Le grand Autre avec lequel se joue la partie fantasmatique dont l'enjeu est la jouissance, l'interdiction de jouissance, la jouissance mal à propos, la jouissance qu'il ne faudrait pas, cet Autre-là n'existe pas. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'Autre qui demande votre castration, il n'y a pas d'Autre pour jouir de votre castration, cet Autre-là n'existe pas, et la jouissance de cet Autre n'existe pas non plus.

Par là, disons, il y a toute une dimension de l'expérience qui est supposée se dissiper.

Déjà dans « Subversion du sujet » Lacan termine en disant que : *La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte*. Il ne faut pas s'hypnotiser sur *refus de la jouissance*, ça, c'est ce qui se passe dans la logique de la castration, si je puis dire. Le terme important c'est l'idée qu'elle *peut être atteinte*, c'est-à-dire que l'on peut sortir du théâtre du sacrifice phallique.

L'Autre qui n'existe pas, en la matière, si je puis dire, c'est l'Autre de la vérité, c'est l'Autre du sens.

C'est là que pointe que, le lieu de l'Autre, il faut le prendre dans le corps, et non dans le langage.

Et c'est l'effort de Lacan pour quitter le régime logique qu'il a donné à la jouissance, pour passer à son régime ontique (*JAM écrit ontique au tableau*) – en un mot (*rires*), c'est un terme

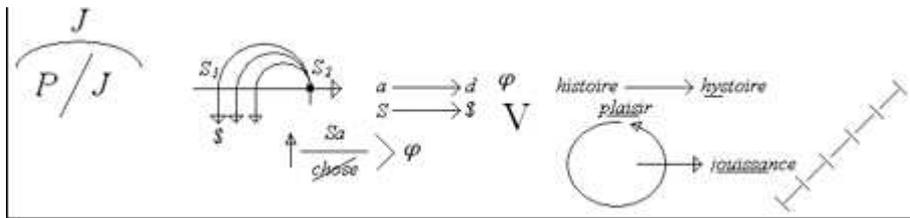
philosophique.

Ici, Lacan ne dit pas *ontologique*. La première fois que je lui ai parlé, en effet, j'avais souligné l'usage qu'il faisait du terme *ontologique*, et il m'avait répondu à côté comme si c'était moi qui voulais qu'il fasse de l'ontologie, alors que justement je ne voulais pas que *lui* en fasse. Bon. La jouissance, il la place, non pas sur le plan ontologique, mais sur le plan ontique, c'est-à-dire, non pas sur le plan de l'être, mais de ce qu'on traduit en français comme *l'étant*, ce qui est, non pas l'être comme tel, mais ce qui est.

L'effort de Lacan quant à la jouissance est de passer du plan logique au plan ontique et c'est à ça que se voue son dernier et tout dernier enseignement.

Par là, on peut entrevoir en effet ce que pourrait accomplir une révélation sur le fantasme, une révélation qui aurait pour effet de faire se dissiper le partenaire – le partenaire imaginarisé du fantasme, les partenaires du fantasme –, de le faire s'effacer, précisément pour libérer l'accès à la jouissance comme impossible à négativer, que le sujet ne soit plus contraint de voler de la jouissance à la dérobée, si je puis dire, qu'il n'en soit plus séparé, mais qu'il puisse, avec elle, passer, si je puis dire, une nouvelle alliance.

Je poursuivrai la semaine prochaine, avant l'interruption qui suit (*applaudissements*).



Premier tableau de JAM

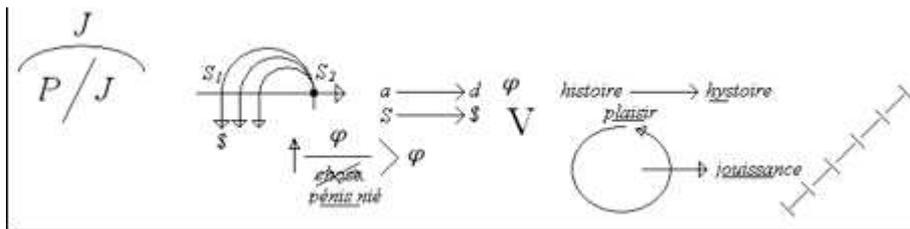


Tableau intermédiaire de JAM

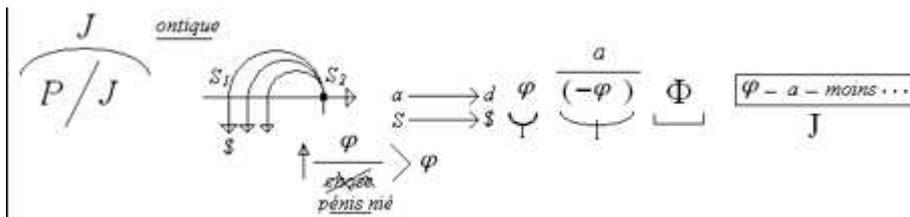


Tableau final